

Tension

Kawkab al-Sharq, 29 mai 1933

Je ne sais pas si les Égyptiens ont jamais, en un seul jour, atteint le degré de sensibilité, d'irritabilité et d'oppression qu'ils ont atteint maintenant — mais ce qui ne fait aucun doute, c'est qu'ils en sont arrivés, à travers tout cela, au point où ils sont blessés par tout, peïnés par tout, et tirés de leur calme par les affaires les plus légères et les moins importantes. Les liens entre eux sont sur le point de subir une corruption grave, car ils sont devenus trop faibles même pour supporter la plaisanterie, ou pour sourire à une blague ou à une taquinerie ! La source de cela, semble-t-il, est ce qu'ils endurent de cette tension politique et économique qui s'est trop prolongée et dont le fardeau est devenu trop pesant — une tension à laquelle ils sont très désireux de tenir bon, de supporter avec patience, et de résister comme résistent les hommes qui savent affronter l'adversité et tenir ferme face aux vicissitudes des jours. Ils épuisent, ou épuisent presque, toute leur force à supporter les douleurs politiques et économiques sans montrer de faiblesse de jugement, ni de défaillance de caractère, ni de dissolution de la résolution, et sans donner à l'étranger ni au cabinet actuel quelque raison d'espérer en tirer avantage.

Ils veulent paraître généreux et dignes devant les Anglais et devant ce cabinet, et ils veulent également paraître dignes entre eux, supportant ce qu'ils supportent des formes les plus lourdes de privation économique sans que l'un révèle à l'autre sa détresse cachée, et sans qu'aucun d'eux ne perçoive la compassion de ses amis pour lui, ou leur sympathie envers lui, ou leur conscience de la difficulté et de l'oppression dans lesquelles il se trouve. Et quand un homme déploie cet effort violent pour se contraindre à supporter ce qui ne peut être supporté, et à être patient avec ce à quoi il n'est pas habitué à être patient, et quand cette affaire se prolonge de sorte qu'il y consacre des mois et des années sans trouver aucune issue, ni aucun allégement, même léger, de certains de ses fardeaux — il est tout naturel que sa résistance aux moindres choses s'affaiblisse, tout comme celui qui jeûne, trouvant le jeûne difficile et épuisant et lui coûtant toutes sortes de peine, dépense tout son effort à supporter cette difficulté et à tenir ferme face à cette peine jusqu'à

l'achèvement de son jeûne — mais s'affaiblit dans sa résistance à d'autres choses étrangères au jeûne, devenant prompt à la colère, hypersensible, irritable, généralement de mauvaise humeur.

Cet état semble être général maintenant en Égypte ; on l'observe chez beaucoup de partisans du cabinet, on l'observe chez beaucoup d'adversaires du cabinet, et on l'observe chez des gens qui ne devraient appartenir ni à l'un ni à l'autre camp. Et vous trouverez peut-être ce phénomène plus fort dans les cercles ministériels que dans tout autre cercle. Vous avez vu ce qui s'est passé au Parlement, et il est probable que vous en verrez beaucoup d'exemples semblables. Vous le verrez chez les députés, chez les sénateurs, et chez les ministres eux-mêmes. Un député s'apprête à exprimer une opinion, et la Chambre s'impatiente tant à son égard qu'elle est sur le point de se précipiter sur lui ! Puis elle n'accepte de lui ni le silence ni une défense dans les journaux, et ne se satisfait de rien d'autre qu'une excuse ! Un autre député s'apprête à défendre une opinion, sa poitrine se serre, sa langue se délie, et il soumet la Chambre et le cabinet à ce qu'aucun des deux n'apprécie ; la Chambre s'impatiente à son égard, et lui s'impatiente envers la Chambre, et il sort furieux et en colère. La Chambre poursuit son tumulte et sa dénonciation jusqu'à ce que le président soit contraint de lever la séance. Puis, quand la colère s'apaise chez le député fautif et chez la Chambre offensée, la séance reprend, et il y a excuse, et il y a pardon ! Un autre député s'apprête à critiquer le cabinet et n'éprouve aucun scrupule à le qualifier d'insensé ! La patience du cabinet s'amenuise, et pourtant il ne se défend pas, ne répond pas à la sévérité par la sévérité, ni à la critique par la critique — mais l'un de ses membres crie au député de se taire ! Et s'il ne le fait pas, les ministres sortent et abandonnent le terrain, furieux ! La Chambre éclate et tombe dans le tumulte, les cris se multiplient, les pieds frappent le sol, les mains se lèvent ; puis la séance est levée, et certains députés s'apprêtent à recueillir les avis de leurs collègues en faveur de l'expulsion de ce député ; puis la colère s'apaise chez tous, et il y a excuse et contrition, et il y a pardon et grâce. Et le calme revient dans l'atmosphère du Parlement !

La même chose se produit au Sénat, sans que les sénateurs soient préservés, par quelque dignité, gravité et solidité de jugement que ce soit

qui devrait être la leur, de ce même sort : eux aussi éclatent et s'enflamment, s'agitent et se soulèvent, se font du tort les uns aux autres et s'excusent les uns auprès des autres, et se pardonnent les uns aux autres !!

Et si vous laissez de côté les ministres, les sénateurs et les députés, vous verrez cette même sensibilité, cette même irritabilité et cette même promptitude à la colère dans d'autres milieux. Les services du gouvernement s'impatiente de ce qui est écrit sur eux dans les journaux, leur poitrine se remplissant de ressentiment à toute critique. Il y a des plaintes officielles marquées par la dureté et l'âpreté, par la violence et par un excès dépassant toute intention raisonnable — au point que même le Parquet a montré en ces jours quelque chose de cette même sensibilité, de cette même irritabilité et de cette même promptitude à la colère, multipliant ses convocations de journalistes, ses interrogatoires et enquêtes à leur sujet — bien qu'il soit resté quelque peu mesuré en cela. Les journaux ont pris note de cette activité, en ont discuté, et ont réfléchi à s'en prémunir, chargeant le conseil de leur syndicat de la presse de travailler sur la question pendant une semaine, puis de leur présenter le résultat de cet effort lorsque le conseil se réunira de nouveau après quelques jours.

Les journaux eux-mêmes, entre eux, sont hypersensibles et irritables, presque tout les fait sortir de leurs gonds, dépassant la tolérance à laquelle ils s'étaient habitués et avec laquelle ils étaient en paix — si bien qu'en cette période aucun d'eux ne fait preuve de patience envers un autre, aucun ne tient bon face à un autre, et un journal s'impatiente simplement envers un autre et se précipite vers le Parquet ou vers les tribunaux.

Les hommes politiques eux-mêmes — ceux qui ne s'occupent pas de la presse quotidienne ni hebdomadaire, mais plutôt, si l'expression est juste, de la haute politique — ont vu leur poitrine se serrer, la tension les atteignant à partir de critiques qui leur étaient adressées et qu'ils avaient coutume de tolérer auparavant. Peut-être n'y prêtaient-ils autrefois aucune attention et ne s'en souciaient-ils pas ; peut-être en prenaient-ils certaines à la légère quand ils plaisantaient et badinaient — mais

maintenant ils s'en impatientent, les détestent au plus haut point, et se précipitent vers le Parquet, le dressant contre ces écrivains qui ont, à leurs yeux, outrepassé les limites de ce qu'ils trouvent acceptable !

Même les hommes de lettres s'impatientent les uns envers les autres, se détournent les uns des autres, et se vexent les uns les autres pour les choses les plus insignifiantes, tout en possédant une sensibilité littéraire si raffinée, si excessive dans son raffinement, si vive et si plongée dans la vivacité. Qui n'a pas remarqué cet accès de colère — ou, si vous préférez, ce reproche acerbe — entre deux hommes de lettres bien connus, parce que l'un d'eux s'est mis à critiquer l'œuvre de l'autre et n'a pas suivi la ligne de critique que l'auteur du livre attendait ?

Tout cela indique que nous sommes exposés, en ces jours, à une crise morale aiguë qui menace de consumer les liens entre nous. Quelle que soit la clarté de notre excuse, quelle que soit la lourdeur et la durée de l'épreuve politique, quelle que soit la violence et l'acuité, quelle que soit l'épuisante et brûlante crise économique, et quel que soit l'effort qu'il nous coûte de la supporter et de lui tenir ferme — la véritable virilité exige que notre part de largeur d'esprit, de solidité de jugement et de dédain pour les choses mesquines soit plus grande que la part qui nous reste maintenant. Celui qui jeûne est excusé si son humeur s'aigrit, mais la mauvaise humeur ne lui est pas créditée, et il n'en est pas récompensé, et elle pourrait bien gâter la beauté de son jeûne. De même, celui qui est soumis à une épreuve politique dure et à une crise économique violente est excusé si sa patience s'amenuise et qu'il se révèle parfois incapable de se maîtriser — mais cela ne lui est pas crédité, ni jugé louable de sa part, et cela pourrait bien compromettre son endurance de l'épreuve et sa fermeté dans la crise ; cela pourrait bien rendre sa résistance plus faible et plus chancelante ; cela pourrait bien donner à son adversaire des raisons d'espérer en tirer avantage et de le provoquer davantage ; et cela pourrait bien se dresser entre lui et l'heureuse issue que les forts et les patients devraient légitimement atteindre.

Et si fermer les yeux sur les torts subis et s'élever au-dessus des choses mesquines convient à un homme en tout temps et en toute humeur, cela lui convient encore davantage, lui est encore plus

impérieux, et lui fait encore plus honneur dans les moments de difficulté et d'épreuve, et dans les moments de troubles et de bouleversements — car cela témoigne de la maîtrise que l'homme a sur lui-même, de son contrôle de ses émotions, de son empire sur ses passions et ses penchants, et de sa juste disposition à être véritablement un homme de lutte, qui sait comment durer face aux jours et triompher de l'adversité.

Combien il serait donc convenable que les députés, les sénateurs et les ministres se montrent patients les uns envers les autres, ferment les yeux sur les fautes les uns des autres, et se fassent mutuellement preuve d'indulgence ; et combien il serait convenable que les députés, les sénateurs, les ministres et les fonctionnaires supportent la critique avec courage, sérénité et un sourire. Et combien il serait particulièrement convenable que les journaux se montrent patients les uns envers les autres, et acceptent désormais l'un de l'autre ce qu'ils acceptaient hier avant la crise et ce qu'ils accepteront demain après la crise. Et combien il serait convenable que les hommes politiques préfèrent la largeur d'esprit, et s'élèvent au-dessus de cette colère qui ne convient pas à qui se veut véritablement patient.

Et combien il serait convenable, en outre, que les hommes de lettres se sourient les uns aux autres — bien plus, qu'ils se taquinent les uns les autres avec espièglerie — sans que cela ne gâte les liens entre eux. Quant aux écrivains, combien il leur serait convenable de préférer la patience, la sagesse, la maîtrise de soi, la domination de la passion et la recherche de la vérité dans ce qu'ils écrivent.

Combien il serait convenable pour tous les Égyptiens que cette épreuve ne les tire pas de leur calme, et que cette crise ne trouble pas l'affection, l'amour et la pureté de sentiment qui ont été leur consolation.